« UN PAYS BIEN LOIN, BIEN LOIN, OÙ L'ON VOYOIT DES CHOSES ÉTRANGES ». L'ÉCRIVAIN VOYAGEUR EN AUVERGNE AU XIXe SIÈCLE

Laura FOULQUIER
Université Lyon 2, France, UMR 5138
Laura.Foulquier@ac-lyon.fr

Résumé

Au XIXe siècle, de nombreux écrivains viennent prendre les eaux en Auvergne et consignent leurs impressions dans des journaux de voyage ou des lettres adressées à leurs proches. Celles-ci sont largement nourries de représentations, voire de fantasmes. Quel rapport au temps et à l'espace se constitue dans une région que l'on considère alors comme rude et sauvage, à travers les témoignages de ces écrivains ?

Abstract

"A COUNTRY FAR, FAR AWAY, WHERE WE SAW STRANGE THINGS". THE TRAVEL WRITER TO AUVERGNE IN THE NINETEENTH CENTURY

In the nineteenth century, many writers went to Auvergne to describe the hot springs, recording their impressions in travel diaries or letters to relatives. They are largely fuelled by representations, even fantasies. What is the relationship with space and time as established in a region considered to be harsh and wild, through the testimonies of these writers?

Mots-clés : *Auvergne, ruine, tourisme, volcan, voyage*
Keywords: *Auvergne, ruin, tourism, volcano, travel*

Introduction

« J'ai voulu, avant de mourir, jeter un regard sur l'Auvergne, en souvenance des impressions de ma jeunesse. Lorsque j'étois enfant dans les bruyères de ma Bretagne, et que j'entendois parler de l'Auvergne et des petits Auvergnats, je me figurais que l'Auvergne étoit un pays bien loin, bien loin, où l'on voyoit des choses étranges, où l'on ne pouvoit aller qu'avec de grands périls, en cheminant sous la garde de la Mère de Dieu » (Chateaubriand 1837 : 155).

En 1805, François-René de Chateaubriand effectue un voyage de quelques jours en Auvergne pour rejoindre son épouse en cure à Vichy. La relation de ce voyage est publiée quelques années après, en 1827, sous le titre *Cinq jours à Clermont (Auvergne)*. *« Un pays bien loin, bien loin, où l'on voyait des choses étranges »* : si ces mots ont été choisis pour titre, c'est à dessein.

10.52846/AUCLLR.2021.01.12

L'Auvergne est l'espace du dépaysement : un espace inhabituel, différent de celui où l'on réside, un espace déroutant aussi qui, diluant les routines, amène à voir et à vivre des choses étranges, extraordinaires. L'Auvergne est le hors champ, le hors du commun aussi, un espace indéfini propice à tous les fantasmes, à toutes les métamorphoses.

Au centre de la France, l'Auvergne est un vaste territoire drainé par l'Allier et ses affluents, qui irriguent une série de vastes dépressions, les Limagnes. Les massifs volcaniques modèlent avec force le paysage. « Arvernia », est-il inscrit sur le frontispice du volume des *Voyages pittoresques et romantiques de l'Ancienne France* consacré à l'Auvergne (Nodier/Taylor/Cailleux 1829-1833). Un portail richement ouvragé ouvre sur un paysage d'apocalypse : un voyageur se tient près de débris architecturaux et contemple une éruption volcanique. Roches et nuées se mêlent en un lugubre chaos de volumes. Si les ruines évoquent la vacuité des prétentions des hommes qui s'échinent à bâtir des monuments voués à la disparition, le fuligineux fatras de roches et de nuées exacerbe la toute-puissance de la nature et rappelle l'inanité des hommes. Tout ici est *memento mori*. Les auteurs explicitent :

> « Cet avant-propos architectural est composé de fragments et de détails pris dans les divers monuments du Moyen Âge qui enrichissent le Puy-de-Dôme et le Velay. Le centre du dessin représente les éruptions des nombreux volcans qui couvrent l'Auvergne, et offre le spectacle terrible de la nature embrasée par l'explosion de leurs feux souterrains » (Nodier/Taylor/Cailleux 1829-1833 : 11).

C'est le voyage des écrivains en Auvergne au XIXe siècle, et plus précisément dans le département du Puy de Dôme, qui nous intéresse ici. Nous souhaitons sonder leur rapport au temps et à l'espace, rapport qui se constitue à travers leurs impressions de voyage dans une région que l'on considère alors comme sauvage, et proposer une « expérience de lecture historienne » pour reprendre les termes de Judith Lyon Caen dans *La griffe du temps. Ce que l'histoire peut dire de la littérature*, en somme une herméneutique du matériau littéraire (Lyon-Caen 2019).

1. Partir en Auvergne ou la vie sauvage

1.1 Un (re)tour aux sources

Au XIXe siècle, les voyageurs viennent en Auvergne pour le thermalisme (Penez 2004) :

> « L'Auvergne est la terre des malades. Tous ses volcans éteints semblent des chaudières fermées où chauffent encore, dans le ventre du sol, les eaux minérales de toute nature. De ces grandes marmites cachées partent des sources chaudes qui contiennent tous les médicaments propres à toutes les maladies » (Maupassant 1883 : 1).

écrit Guy de Maupassant, en 1883, dans le quotidien *Gil Blas*, alors qu'il effectue une cure à Châtel-Guyon. Guy de Maupassant fait des terres auvergnates un refuge bienfaisant pour les malades, mais un refuge labile, subreptice. Les terres sont

obturées, elles ne délivrent au monde que les bienfaits de leurs entrailles, mais leurs boyaux déploient un monde chthonien, propice aux métamorphoses.

L'exploitation des sources thermales connaît un engouement au XIXe siècle, notamment à partir de 1850. Les villes d'eau maillent le territoire et attirent plusieurs centaines de milliers de curistes et de touristes. En Auvergne, dans le Puy-de-Dôme en particulier, elles sont nombreuses : Vichy, Royat, Châtel-Guyon, La Bourboule, Le Mont-Dore, Saint-Nectaire… Le thermalisme est une manne économique pour ces villes, et une source d'inspiration pour les écrivains. Guy de Maupassant situe ainsi l'action de son troisième roman, *Mont-Oriol*, en Auvergne, à Enval, où les personnages principaux, Christiane et William Endermat, spéculateur patenté, arrivent l'une pour prendre les eaux, l'autre pour imaginer à son tour de créer *ex nihilo* une station thermale capable de rivaliser avec les stations thermales auvergnates (Botterez-Michel 2017). Paru en feuilleton à partir de 1886 dans le quotidien *Gil Blas,* le roman a en réalité pour sujet la station thermale, véritable microcosme dans lequel se côtoient habitants permanents et habitants temporaires. Toutes ces stations ne suscitent pas le même engouement mais se constituent progressivement comme des lieux de villégiature avec des aménagements, des lieux de distraction comme les casinos par exemple, ou encore les théâtres, des équipements sportifs parfois, des excursions proposées par une kyrielle de guides. Ce sont elles qui font la célébrité de l'Auvergne, qui lui donnent une visibilité. Ce tourisme thermal est l'occasion de découvrir un paysage naturel et monumental à l'écart de la marche du temps.

1.2 Poétique de la marge et de l'enfoui

Au XIXe siècle, les espaces urbains changent, s'uniformisent aussi. Les moyens de transports rapetissent l'œkoumène. À l'échelle de l'Europe, c'est encore plus vrai : nombre de voyageurs ont la sensation que l'espace s'est rétracté à mesure qu'il s'est maillé de voies. Ce sentiment d'un monde qui rapetisse, qui se dilue aussi, irrémédiablement, c'est l'un des régimes de temporalité qui, au XIXe siècle, a construit la figure du touriste et qui fonde la nécessité de mettre en mémoire ce qui est vu et ce qui est potentiellement condamné à se dissoudre dans la marche du temps (Moussa/Venayre 2011). George Sand défend alors l'idée que dans une France vue et revue, forte de ses hauts lieux du tourisme, la surprise est parfois nichée dans des espaces modestes. En 1874, elle écrit à Adolphe Joanne, grand voyageur, auteur de nombreux guides de voyage et d'études géographiques sur les départements français :

> « J'ai été en Auvergne l'année dernière pour la troisième fois, à quinze ou vingt ans de distance. Quand, de chez nous (le Berry), on s'embarque pour une excursion, on est volontiers ambitieux ; on pense aux grandes Alpes ou aux Pyrénées, ou aux rivages de l'Océan, de la Manche, de la Méditerranée. Aller en Auvergne, c'est si près ! on y est rendu en quelques heures. Et c'est pour cela qu'on n'y va pas, c'est-à-dire qu'on n'y va pas assez » (Sand 1877 : 261).

C'est une humble échappée, loin des espaces de villégiature en vogue à cette époque, sur les littoraux ou encore dans les massifs alpin ou pyrénéen. Et de poursuivre :

> « L'Auvergne, d'ailleurs, n'offre ni grandes fatigues, ni grands dangers, et, quand on a l'honneur de faire partie du Club alpin français, on croit peut-être qu'il est au-dessous de soi d'explorer un pays où tout le monde peut aller si facilement. […] L'Auvergne est l'Auvergne, avec sa grande signification géologique comme Alpe centrale et puissant relief aux doux escaliers. On les gravit sans fatigue et sans vertige, sans songer à la conquête d'une région supérieure, mais avec l'intérêt de bonnes gens montant au faîte de leur maison pour contempler leur jardin » (Sand 1877 : 261-262).

L'Auvergne est un refuge rond et doux, un espace familier, un giron en quelque sorte. George Sand fait du Puy-de-Dôme un repli, et un repos. Si ces reliefs n'ont pas la disproportion des chaînes alpine et pyrénéenne, ils n'en sont pas moins dignes d'intérêt, en ce qu'ils furent démiurgiques, genèse d'un monde fabuleux, dont les reliefs émoussés portent la mémoire des colères telluriques et des cosmos à venir. Et de conclure :

> « Nous aurons sous les pieds ces vieux volcans qui nous ont fait émerger du sein des océans et qui nous montrent les traces de leurs formidables vomissements. Leurs puissants massifs sont comme les assises de notre existence même. Les grandes chaînes qui protègent nos frontières sont nos murailles ; l'Auvergne est notre forteresse. Il n'y faut donc pas chercher l'émotion de l'inaccessible. Elle appartient à l'homme, et l'on ne s'y sent point seul avec le ciel, comme sur les sommets tourmentés ou glacés des hautes montagnes ; mais ses grâces rustiques ont un charme que l'on retrouve plus pénétrant chaque fois qu'on y retourne » (Sand 1877 : 259).

L'Auvergne est à rebours des sentiers battus, hors, même, des sentiers battus. C'est un espace qui semble hors du temps, hors de la frénésie des temps qui bouleversent les paysages en taillant des artères dans les villes, en assemblant des usines, en ébruitant les routes et les chemins de fer. Dans ce vaste monde qui se recroqueville et s'uniformise, l'Auvergne est un espace authentique, « l'une des régions de France les plus singulières et les plus pittoresques » confie la poétesse irlandaise Louisa Stuart Costello. Elle présente la région comme un secret bien gardé, peu connu de ses compatriotes : « Toutes les crêtes, tous les ravins ont été le théâtre de sauvages aventures et l'amateur de nouveautés trouvera dans cette région des impressions qu'aucun voyage à travers d'autres pays ne pourra lui procurer » (Stuart Costello 1945 : 8). En 1841, elle effectue un voyage en Auvergne qu'elle publie à Londres un an plus tard, sous le titre *A pilgrimage to Auvergne from Picardy to le Velay*. Le terme n'est pas anodin : le pèlerinage est un voyage que l'on effectue dans un esprit de dévotion, à tout le moins de recueillement. Le voyage est ici un hommage, un périple dans un espace admirable et vénérable. De fait, Louisa Stuart Costello présente l'Auvergne comme un éden nourricier, situant les lieux dans un mouvement hélicoïdal et ascensionnel, les déroulant de la plaine de la Limagne jusqu'au sommet emblématique du puy de Dôme, qui donne son nom au département.

> « Riche de toutes sortes de cultures, comme un immense jardin merveilleusement fécond, s'étend la verte et fertile plaine de la Limagne au milieu de laquelle se dresse l'importante et grande ville de Clermont, placée au sein d'une contrée qui alimente

abondamment toute la région de produits variés. Cette plaine célèbre, située presque au centre de la France, expédie ses richesses dans tout le royaume. Des montagnes l'entourent qui s'élèvent brusquement, deviennent de plus en plus hautes jusqu'à ce qu'elles soient à leur tour dépassées par de plus hautes encore. Au milieu d'elles et les dominant toutes, se dresse, rendant les plus élevées insignifiantes, dédaigneux sur son trône de brume, une énorme masse que l'on appelle par excellence le puy de Dôme » (Stuart Costello 1945 : 35).

2. Dire le paysage : panorama de l'Auvergne

2.1 Embrasser du regard plaine et montagnes

Pour l'écrivain voyageur, l'Auvergne est un espace protéiforme. Il débusque les pleins et les vides avec délectation, pointant les contrastes et les métamorphoses. C'est souvent le panorama qui prime dans la description de ces paysages, rendant ainsi à merveille l'aspect théâtral de ces pleins et de ces vides, avec la plaine de la Limagne comme scène et les puys comme fond de scène. Le panorama est un dispositif optique très apprécié durant le XIXe siècle. Du grec *pan* (le tout) et *oŕam* (la vue), le panorama est une vaste toile peinte tendue le long des murs d'une rotonde, une vision, donc, sans borne, qui englobe et immerge le spectateur, lui donnant l'illusion d'être dans le paysage. De fait, à Clermont-Ferrand, Louisa Stuart Costello use de ce procédé pour décrire la vue sur les puys, de la place du Taureau.

« C'est de la place du Taureau que l'on contemple la Limagne illimitée dans son immense étendue, la colline de Chanturgue, la hauteur de Montferrand surmontée de sa tour, les monts du Forez et, à peine distincte dans le lointain, la ville de Thiers, distante de sept lieues et qu'il ne faut pas manquer de voir lorsqu'on vient en Auvergne, non à cause de ses célèbres manufactures de papier, mais pour ses admirables vallées et ses prodigieux rochers sans rivaux dans la région. On voit aussi à l'est et au midi les monts audacieux de Courcourt, le puy de Mur ainsi que le puy de Dallet dont les pieds baignent dans les eaux argentées de l'Allier. Isolé au milieu de la plaine, se dresse le petit puy de Crouel entre le lointain Gandaillet, Faucon et le puy Long. Plus loin le majestueux puy Saint-Romain, les bois de Vic-le-Comte ainsi que le fameux plateau de Gergovie où campèrent les armées de César. Entre deux crêtes on aperçoit la tour carrée du château d'Opme et le puy de Montrognon surmonté des ruines de l'ancien château des Dauphins d'Auvergne. Plus loin devant la montagne, le gracieux village de Beaumont bâti sur la coulée de lave du volcan de Gravenoire. Après avoir contemplé, sans en être rassasié, ce somptueux spectacle, en avançant dans la rue qui est devant soi, apparaît soudain, comme par magie, une forme gigantesque qui à l'instant éclipse les merveilles de tout le reste. Le puy de Dôme avec une armée de satellites à ses pieds, dresse sa tête majestueuse et apparaît en personne comme le roi de cet univers » (Stuart Costello 1945 : 47).

Les montagnes nourrissent un puissant et mystérieux dialogue avec les forces atmosphériques, laissant le voyageur dérisoire et pantois face à ce spectacle qui le dépasse et le subjugue :

« Un grand amphithéâtre de sommets entoure Clermont, dominé par le cône pesant et majestueux du Puy-de-Dôme, que couronnent les ruines d'un temple à Mercure.

> Une statue colossale du dieu dominait jadis toute la contrée. Moins hauts, le Puy de la Vache, le Puy-Minchier, le Puy du Pariou, le Puy de la Vachère forment à leur grand frère un état-major de pics. Et sur presque tous ces sommets se creusent d'immenses cuvettes, anciens cratères, aujourd'hui des lacs. Ceux qui n'ont point d'eau, comme le Pariou, servent de nids aux orages. Dans cet immense entonnoir, profond de cent mètres, les nuages s'amassent, s'entassent, et la foudre soudain gronde au fond de la montagne, comme s'il s'y livrait une bataille de tonnerres » (Maupassant 1883 : 1).

2.2 Paysages avec ruines

En Auvergne, il reste peu de choses du passé antique. Les voyageurs le déplorent. Ils évoquent tout au plus les vestiges du temple de Mercure sur le sommet du puy de Dôme ou ceux des bains du Mont-Dore. Si ailleurs, en Grèce ou en Italie, le regard sur les ruines antiques se double d'une réflexion sur le déclin des civilisations, en Auvergne c'est le Moyen Âge qui va être le support d'une réflexion sur le temps. En France, il y a une rupture provoquée par la Révolution française et l'effondrement de l'Ancien Régime. Des édifices sont détruits. D'autres sont abandonnés. À cela s'ajoute le sentiment de la perte, sublimé par les écrivains et les artistes romantiques qui font de la ruine un motif esthétique. Les édifices inexorablement se désagrègent, quand ils ne sont pas dépecés pour tirer profit de leurs matériaux (Foulquier 2010).

Pour l'écrivain voyageur, les vestiges médiévaux sont les témoignages d'un monde révolu et renforcent le mystère des paysages traversés. Ils nourrissent l'expérience sensible du voyageur, et enrichissent puissamment sa relation au paysage. La nature, à travers ces reliefs crénelés de ruines, se fait tableau. Reliefs et ruines forment un tout singulier, admirable, pittoresque en un mot, digne d'être saisi et mis en mémoire par le récit de voyage. Guy de Maupassant en témoigne avec force :

> « Une route s'en va vers le Nord. Suivons-la. Elle monte, elle monte, et la vue s'étend sur une plaine infinie peuplée de villages et de villes, riche et boisée, la Limagne. Plus on s'élève, plus l'on voit loin, jusqu'à d'autres sommets, là-bas, les montagnes du Forez. Tout cet horizon démesuré est voilé d'une vapeur laiteuse, douce et claire. Les lointains d'Auvergne ont une grâce infinie dans leur brume transparente. La route est bordée de noyers énormes qui la mettent presque toujours à l'abri du soleil. Les pentes des monts sont couvertes de châtaigniers en fleur dont les grappes, plus pâles que les feuilles, semblent grises dans la verdure sombre. Sur les pics, on voit partout des châteaux en ruine. Cette terre fut hérissée de manoirs guerriers. Tous se ressemblaient d'ailleurs. Au-dessus d'un vaste bâtiment carré, festonné de créneaux, s'élève une tour. Les murs n'ont pas de fenêtres, rien que des trous presque imperceptibles. On dirait que ces forteresses ont poussé sur les hauteurs comme des champignons de montagne. Elles sont construites en pierre grise, qui n'est autre chose que la lave des anciens volcans, devenue plus noire encore avec les siècles » (Maupassant 1883 : 1).

3. Le discours touristique contribue à forger un rapport sensible au temps et à l'espace

3.1 Un territoire du sauvage

Dans la description des paysages, l'imaginaire fait partie intégrante du rapport à l'espace. Cette tentation romanesque est incontournable (Venayre 2006). Les puys sont un monde infernal, engourdi certes, mais comme apte à s'animer par quelque mystérieux sortilège. Les descriptions sont volontiers horrifiques pour exacerber la sauvagerie des lieux et ne sont d'ailleurs pas sans évoquer l'univers merveilleux des contes populaires auvergnats. En témoignent les mots des auteurs dans les *Voyages pittoresques et romantiques de l'ancienne France* :

> « Sa surface a été bouleversée par les feux de la terre. C'est en quelques endroits le cadavre d'un monde incendié. On y marche sur une terre noire, formée de charbons éteints, à travers des amas de laves gigantesques, recouvertes çà et là de quelques masses de verdure sombre, qui contrastent à peine avec le reste du sol brûlé. Ses montagnes sont des volcans, et leurs arbres de noirs sapins. En parcourant les chaînes de ces Vésuves apaisés, vous découvrez tout ce que la nature a créé de sublime et de terrible. Les cimes de ces monts attirent incessamment les orages, comme si, à défaut de ces foudres souterraines dont elles sont aujourd'hui dénuées, elles alloient chercher dans la nue les foudres du ciel » (Nodier/Taylor/Cailleux 1829-1833 : 15).

Un territoire du sauvage incarné par la figure archétypale du puy de Dôme, étape incontournable, souvent périlleuse. Pour Louisa Stuart Costello, l'ascension du puy de Dôme est épique. C'est une succession d'épreuves : la nature, souveraine et sournoise, dresse de toute part des embuscades. Les embûches sont nombreuses. C'est un corps-à-corps avec un univers hostile.

> « Rien n'est plus mauvais que ces sentiers parsemés de rochers et labourés par les torrents qui dévalent du haut de la montagne. Tantôt nous nous enfoncions dans le sable jusqu'à la cheville, tantôt nous pataugions dans la boue gluante ; ici nous glissions sur l'herbe courte, là nous nous débattions au milieu de broussailles enchevêtrées. De plus souffletées par le vent violent qui tourbillonnait de partout, nous avions beaucoup de peine à rester debout » (Stuart Costello 1945 : 63).

Même les autochtones semblent en étroite adéquation avec cette nature odysséenne. En témoigne la confrontation entre Louisa Stuart Costello et un montagnard rencontré lors de cette folle ascension. Elle dépeint ce dernier comme une infernale Gorgone, prodigieuse incarnation de la sauvagerie des lieux.

> « Nous rejoignîmes alors notre guide qui était avec le montagnard. Je ne me souviens pas avoir jamais vu quelqu'un d'un aspect plus sauvage que celui de ce berger. Il avait le teint hâlé ; ses yeux sombres brillaient et une grande quantité de longs cheveux noirs et fous voltigeaient autour de son visage s'échappant d'un chapeau de feutre à larges bords. Drapé dans un long manteau de bure, il avait un long bâton et gesticulait avec ses bras. A notre approche, il se précipita vers moi et

> se jeta sur l'herbe presque à mes pieds en continuant à gesticuler. J'étais effrayée et je craignais de l'avoir offensé. J'eus alors recours à la vieille femme qui nous servait de guide. Elle l'invita en patois, sur un ton de reproche, à faire moins de bruit en lui disant que nous étions Anglaises. À ces mots, notre sauvage applaudit en criant qu'il pouvait dire quelques mots de français. Je compris alors qu'il voulait nous aider et qu'il nous porterait très volontiers dans ses bras jusqu'au sommet de la montagne » (Stuart Costello 1945 : 64).

L'arrivée est alors à bien des égards un Graal. Alors que l'ascension est tempétueuse, que les corps sont soumis à rude épreuve dans cet univers cauchemardesque, la contemplation, au sommet, est une accalmie des sens et des éléments. La vue qui s'offre à l'écrivain est une apparition miraculeuse.

> « À cet endroit, une vue magnifique s'offrait à nos regards. Nous nous trouvions au niveau du petit puy et nous admirions un panorama splendide qui s'étendait à perte de vue. À nos pieds s'étalaient rochers sur rochers, montagnes sur montagnes ainsi que plaines, vallées et forêts et aussi d'anciens volcans. Leurs cratères paraissaient encore entrebâillés, dévoilant tous leurs abîmes qui de loin passent inaperçus mais qui, de là, sont nettement visibles et ouvrent leurs énormes mâchoires comme des monstres antédiluviens » (Stuart Costello 1945 : 65).

George Sand fait de cette apparition un *deus ex machina* : le puy de Dôme se fait turgescence onirique et éphémère. Une révélation, là encore.

> « […] mais, précisément au pied du Puy de Dôme, la brume se déchira comme un rideau et le soleil dessina comme des éclairs de lumière sur les flancs du géant. Cette splendeur ne dura qu'un instant ; toutefois elle avait suffi pour empourprer les nuées qui rampaient sur nous d'une lueur rose et transparente qui dura plus d'une heure. À travers cette gaze magique, on distinguait les troupeaux paissant au flanc des montagnes, et les pentes gazonnées avaient des scintillements d'aigue-marine » (Sand 1877 : 267).

3.2 Le paysage en lambeaux: une esthétique du déchiquètement

Les ruines sont en adéquation avec la nature : volcans comme ruines sont les vestiges géologiques et historiques de temps révolus. Les paysages naturels et monumentaux sont perçus et vécus à travers une esthétique du fragment à une époque où le patrimoine est au cœur des enjeux politiques contemporains. Il y a eu en effet un changement de paradigme avec la Révolution française. Le terme de patrimoine ne désigne plus seulement les biens matériels. Au cours des années 1790, il désigne aussi les valeurs culturelles dont la société est dépositaire et qu'elle se doit de transmettre (Roulin 2000). De fait, c'est durant la Convention que l'État prend conscience de l'héritage que constitue le patrimoine, de son rôle, et de son devoir de le conserver et, *in fine*, de le transmettre aux générations futures. L'État prend conscience de la nécessité et du devoir de préserver par tous, et pour tous, ces monuments de l'art qui appartiennent désormais à la Nation (Poulot 2015). Le regard sur les ruines change alors : elles ne sont plus seulement des débris délectables qui inspirent les écrivains et

les artistes sur le temps qui passe, elles sont des témoignages qu'il importe de préserver et de transmettre. Si les principes majeurs d'une politique de conservation sont posés, leur application s'avère néanmoins laborieuse dans les décennies qui suivent. L'absence de compétences spécifiques et les faibles ressources financières ne permettent pas de mener à bien une politique patrimoniale efficace à l'échelle d'un pays tout entier. Quelques rares entreprises pour la conservation des monuments vivotent, mais elles sont en fait vouées à l'échec, pour plusieurs raisons. Le gouvernement, hostile aux décisions amorcées durant la période révolutionnaire, ne manifeste pas grand intérêt à conjuguer les efforts pour mettre en place les mesures nécessaires à la conservation du patrimoine. Pire, il se fait parfois le complice des destructions en fermant allègrement les yeux sur des dépeçages en règle. L'avènement de la Monarchie de Juillet, en 1830, marque l'apparition d'une véritable politique de conservation, régie par une autorité centrale (Mouré 2003). C'est l'État désormais qui dirige les initiatives jusque-là éparses et timides pour la conservation du patrimoine national. Correspondants, savants, érudits, mais aussi écrivains voyageurs, s'unissent pour témoigner de ce patrimoine en sursis. Pour s'en convaincre, il n'est que d'évoquer les mots des auteurs des *Voyages pittoresques et romantiques de l'Ancienne France*, à propos de Montrognon. Initiée par Isidore Taylor et Charles Nodier, cette somme monumentale consacrée à l'inventaire du patrimoine français est vue par les contemporains comme une entreprise salvatrice pour appeler les consciences à sauvegarder ces monuments voués à disparaître à cause de l'incurie du gouvernement. De fait, en 1825, Victor Hugo note : « Si les choses vont encore quelque temps dans ce train, il ne restera bientôt plus à la France d'autre monument national que celui des Voyages pittoresques et romantiques, où rivalisent de grâce, d'imagination et de poésie le crayon de Taylor et la plume de Ch. Nodier » (Lyon-Caen 2018). Les volumes consacrés à l'Auvergne sont publiés entre 1829 et 1833. Voici comment est campé Montrognon :

> « […] désertée par les hommes, habitée par les oiseaux de proie, et livrée à un ennemi terrible pour tout ce qui a été, ou est débout sur la terre, le temps ! La foudre remplaça le canon, et frappée chaque année, elle ne montre plus que quelques ruines que les ouragans des hivers, ou les orages qui planent sans cesse sur ces montagnes, auront bientôt fait disparoître. La tour qui formoit le donjon du château est élevée sur un plan circulaire, et conserve encore à peu près sa hauteur primitive. Elle a éprouvé, assez récemment, par l'action des années, ou bien par faction plus rapide de la volonté des hommes, une vaste échancrure qui jette un grand jour dans son intérieur. On voit qu'elle est couverte par une voûte en forme de dôme. Auprès de cette tour sont des débris de murailles. Aux deux tiers de la hauteur du pic de Montrognon, on reconnoît les traces d'une enceinte fortifiée qui l'environnoit. Ce château n'est aujourd'hui qu'une de ces ruines que nous avons si souvent explorées, que nous devons si souvent décrire, mais dont l'aspect très pittoresque réveille de vieux et puissants souvenirs, et dont le délabrement et la teinte noire forment un contraste sévère avec le brillant paysage qui l'environne » (Nodier/Taylor/Cailleux 1829-1833 : 58).

Les ruines, comme les reliefs, sont un rappel de la fragilité des choses. Ruines et reliefs sont érodés par l'action de la nature, du temps et des hommes. L'édifice et la montagne se flétrissent et se désagrègent, l'homme se flétrit et se désagrège. Pan de mur, pan de roche, pan d'existence qui vacillent avant de s'écrouler irrémédiablement. Toute création, toute créature, sont condamnées inexorablement à une lente dissolution. Et Louisa Stuart Costello de lier les pierres du château et les roches du puy de Monrognon pour reconstituer le paysage originel de l'Auvergne : « En forme de cône, il porte à son sommet une tour en ruines, seule et effilée, qui semble être la cheminée d'un cratère en éruption. Quand les nuages l'entourent, l'illusion est parfaite et l'effet des plus mystérieux » (Stuart Costello 1945 : 57).

Conclusion

Pour l'écrivain voyageur, l'Auvergne est une terre du sublime qui s'incarne dans les paysages et dans les ruines qu'il dépeint comme quelque chose d'apte à susciter l'émerveillement, mais aussi la déférence, l'effroi, voire le vertige. Il y a une dimension nostalgique dans ces impressions de l'Auvergne. Il y a quelques années, Stéphane Laurens, à propos de l'écriture de l'histoire, évoquait la nostalgie en ces termes : « […] il y a un attachement, une émotion vive à l'évocation de certaines figures, de certaines images, de certains lieux ou faits (du) passé ». Ces figures, ces images, ces lieux sont, ce sont ses termes, des « marqueurs nostalgiques » (Laurens 2002). Les « marqueurs nostalgiques » sont les garants du souvenir. En Auvergne, les paysages vérolés par l'érosion et les bâtiments gangrénés par l'usure sont bien des marqueurs nostalgiques. Et c'est une vision qui irrigue tout le XIXe siècle. En 1891, Dalbone dédie à Félix Desgranges, compositeur comme lui, une mazurka pour piano : *Le Bout du monde, Souvenir de Châtel-Guyon.* Le titre évoque ce que les voyageurs viennent chercher en Auvergne : une fin du monde, et de fait le lithographe, qui illustre la couverture de la partition, cloisonne deux minuscules personnages dans un écrin de roches. Le berger et sa bergère, entourés de quelques chèvres, sont enchâssés dans cet amas pierreux. C'est aussi une image idéale de la ruralité : même si Châtel-Guyon est une ville thermale fréquentée par de nombreux touristes, il n'est que de s'éloigner de quelques pas pour se retrouver dans un monde arcadien, préservé de la marche du temps.

Bibliographie

Botterel-Michel, Catherine (2017), « De Châtel-Guyon à Mont-Oriol : De la mimesis à la fiction », in Christine de Buzon/Odile Rochard-Pochet (éd.), *Littérature et voyage de santé,* Paris : Classiques Garnier, 383-395.

Chateaubriand, François-René (1837), *Cinq jours à Clermont (Auvergne)*, Paris : Pourrat Frères.

Foulquier, Laura (2010), « *Je vous aime, Ô débris* : la poétique des ruines médiévales. Le musée imaginaire des générations romantiques », in Élodie Burle-Errecade/Valérie Naudet (éd.), *Fantasmagories du Moyen Age*, Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence, 229-236.

Laurens, Stéphane (2002), « La nostalgie dans l'élaboration des souvenirs », in Stéphane Laurens/Nicolas Roussiau (éd.), *La mémoire sociale. Identités et représentations sociales*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 259-267.

Lyon-Caen, Judith (2018), « Voir le passé dans les ruines romantiques : une histoire politique et littéraire », in *Sociétés & Représentations* : 233-260.

Lyon-Caen, Judith (2019), *La griffe du temps. Ce que l'histoire peut dire de la littérature*, Paris : Gallimard.

Maupassant, Guy de (1883), « Petits voyages en Auvergne », in *Gil Blas*, 1-2.

Mouré, Stéphane (2003), « La conservation du patrimoine sous la monarchie de Juillet comme représentation de la nation », in *Le concept de représentation dans la pensée politique*, Aix-en-Provence : Presses universitaires d'Aix-Marseille : 403-420.

Moussa, Sarga/Venayre Sylvain (2011), *Le voyage et la mémoire au XIXe siècle*, Grane : Créaphis Éditions.

Nodier, Charles/Taylor, Isidore/Cailleux de, Alphonse (1829-1833), *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France, Auvergne*, Paris : Firmin Didot.

Penez, Jérôme (2004), *Histoire du thermalisme en France au XIXe siècle - Eau, médecine et loisirs*, Paris : Economica.

Poulot, Dominique (2015), *Surveiller et s'instruire. La Révolution française et l'intelligence de l'héritage historique*, Oxford : Studies on Voltaire and the Eighteenth Century.

Roulin, Jean-Marie (2000), « Romantisme français et souci patrimonial », in Jean-Claude Polet (éd.), *Patrimoine littéraire européen*, Louvain : De Boeck, 157-166.

Sand, George (1877), « Souvenir d'Auvergne », in *Dernières pages*, Paris : Seuil, 260-267.

Stuart Costello, Louisa (1945), *A pilgrimage to Auvergne from Picardy to le Velay*, Clermont-Ferrand : De Bussac.

Venayre, Sylvain (éd.) (2006), *Le siècle du voyage, Sociétés et représentations*, Paris : ISOR / CREHESS.